

Retour parmi nous

Par Christophe Narboux

Il demeurait dans cette pièce au milieu des carrières de Confrécourt dans l'Aisne. Après l'âpreté des combats, ce lieu constituait son antre de survie, cloîtré tel un prisonnier, attendant la relève pour monter à son tour avec ses camarades au cours de la nuit en première ligne, proche de l'ennemi. Il attendait de longs moments, assis sur sa couchette au-dessus de laquelle il avait confectionné un grillage amovible qui le préservait des morsures de rat lorsqu'il plongeait dans un sommeil profond. Il pouvait récupérer des combats acharnés qui avaient vu nombre de ses compatriotes tomber, blessés, hurlant de douleur, apprivoisant dans la terreur le passage de la vie à la mort. Lui était prostré, là, dans le silence, revêtu de son uniforme partiellement déchiré, sa casquette recouverte de boue, son fusil Lebel placé debout entre ses jambes, sa baïonnette au ceinturon. Il lui restait peu de munitions et la solitude due à l'absence de ses frères d'armes tués lors de l'attaque du 30 octobre 1914 le laissait indifférent. Aucun mouvement ne l'animait, il restait pétrifié de peur, d'angoisse, ses pensées pour sa famille s'étaient éteintes, il ne pensait plus, l'instinct de survie l'avait quitté depuis ce qui semblait être une éternité maintenant. Sa mémoire s'était effacée, il n'était plus qu'un souvenir, sa famille avait sans doute conservé des photos de lui, jeune homme plein de vie avant le conflit, tisseur de métier, jeune papa d'un fils qu'il ne reverrait sans doute jamais, époux d'une femme de dix ans sa cadette avec laquelle il s'était engagé pour le meilleur avait-il pensé. Le conflit l'avait transformé, de fil en aiguille, en machine à tuer, à embrocher, et maintenant en bête sauvage, recluse dans cette partie de la carrière effondrée suite aux bombardements allemands. Il restait là, enfermé, n'ayant plus la volonté de s'en sortir, c'était inutile maintenant, l'issue serait fatale de toute façon, trop de morts, pourquoi lui s'en sortirait ?

Parti de Roanne en août 1914, il avait parcouru la France en train avec ses camarades du 298^e régiment d'infanterie, pénétrant même en Allemagne proche de Mulhouse. L'avancée allemande avait réorienté son régiment dans le département de l'Aisne suite à la première bataille de la Marne. Il avait alors participé au creusement des premières tranchées afin de se prémunir et de se protéger des assauts incessants qui se soldaient par des centaines de morts, de blessés, de disparus, sous les ordres d'un état-major aveuglé dans cette tactique de ne plus reculer devant l'ennemi. Il avait échappé à la mort maintes fois, juste quelques éraflures dues aux balles qui passaient si près, aux barbelés qui jonchaient le plateau de Nouvron-Vingré. De fil en aiguille, il s'était enterré dans la boue au milieu des champs de betteraves. Dans les premières tranchées rudimentaires, avec ses camarades du 305^e et du 238^e régiment d'infanterie, un esprit de solidarité dans cet enfer était né. Mais après quelques semaines de combats, l'ennemi, en face, n'était

plus le seul : les officiers, dont lui et ses compagnons ne comprenaient plus les ordres, les trouvant stupides constituait l'ennemi de l'intérieur. Le sens du sacrifice pour la Nation, il en avait fait son deuil et se disait qu'en face, les Allemands pensaient la même chose, eux aussi, des ouvriers, des paysans, maintenant de la chair à canon. Pourquoi ? Il avait compris enfin le non-sens de cette guerre et, de fil en aiguille, son humanité et sa force de vie l'avaient quitté.

Ils creusaient la roche de cette carrière et souhaitaient atteindre leur objectif de ce dorénavant sanctuaire, de ce tombeau ? À coups de pioches, ils enlevaient ces roches, ces cailloux, puis, à l'aide de leurs pelles, ils progressaient dans les méandres de ce lieu ténébreux et silencieux.

Lui demeurait immobile, impassible, le dos appuyé contre la paroi calcaire de sa grotte. Le temps passait ou plutôt s'était figé, et, de fil en aiguille, sa montre avait fini par s'arrêter, la notion de durée était devenue impalpable. Cette montre offerte lors de sa communion, posée sur un de ses genoux, la maintenant de sa main gauche, le regard fixé sur la photo qui ornait ce divin présent, photo de sa femme, de son fils de quelques mois. Il se reposait ou bien il reposait là, sa main droite tenant encore fermement son fusil, seul véritable compagnon en dehors de ses amis d'infortune.

Leur motivation était sans failles et l'espoir renaissait dans ce dédale de souterrains éclairé par leurs lampes frontales. Ils allaient enfin parvenir à la fin de leur quête. Ce n'était qu'une affaire de patience, de jours, voire d'heures ? La poussière les recouvrait, les pioches avaient laissé la place aux meuleuses, aux marteaux et aux burins. Les débris de roches, transportés à l'extérieur, s'amoncelaient depuis quelques jours à l'entrée des carrières, ils évacueraient ces débris une fois leur mission accomplie.

Un reste de mégot pendait à ses lèvres et la fumée s'était dissipée au travers des maigres cavités de la roche, seul lien avec le monde extérieur. Sa gourde de gnôle, sa bouteille de vin étaient vides. Il lui restait seulement quelques sachets d'opium, la pharmacopée du poilu pour tenir, pour atteindre un niveau d'inconscience qui lui conférait le courage de monter à l'assaut des lignes ennemies situées à quelques centaines voire quelques dizaines de mètres. De fil en aiguille, les multiples montées en direction des tranchées allemandes avaient émoussé le moral des soldats, détruit leur élan patriotique jusque-là porté par la population française. Une guerre courte, le retour dans leur foyer à Noël. Rien que ça pour ce soldat devenu anonyme au milieu de tant d'autres. Ce discours n'avait été qu'un leurre au fond et l'espoir d'une guerre victorieuse s'était évanoui dans l'obscurité de son abri devenu geôle, cette casemate censée constituer un cocon rudimentaire, mais protecteur.

De fil en aiguille, l'écho des coups de pelle lui parvenait, mais lui, fier soldat du 298^e, ces échos, ces bruits, le laissaient de marbre. Que pouvait-il faire sinon attendre à quelques mètres sous terre dans cette atmosphère sèche, mais fraîche ? Rien à faire, plus rien à dire, à penser, plus la force de se mouvoir, changer de position relevait maintenant de l'impossible. Son regard, vide, semblait fixer sa montre et son pantalon garance taché de sang. Son dernier corps à corps à la baïonnette avait maculé son uniforme du sang de trois soldats allemands qu'il avait

transpercé de sa « Rosalie » lors d'un combat sans merci contre ses semblables. Cette attaque du 30 octobre 1914, il s'en était sorti, mais la section s'était auparavant rebellée contre les officiers, les réservistes refusant dans un premier temps de monter à l'assaut, une fronde inédite. Les menaces de leur capitaine, pistolet braqué sur lui et ses compagnons de malheur les avaient persuadés de sortir de la tranchée en cette fin d'après-midi du 30 octobre sous une pluie battante et dans l'obscurité quasi totale, les fusées éclairantes de l'ennemi en faisant par ailleurs des cibles mouvantes parfaites. C'est en beuglant, en hurlant qu'il avait couru jusqu'aux barbelés auprès desquels le régiment du génie s'affairait à l'aide de pinces pour créer une brèche et leur permettre d'atteindre l'ennemi. Une mitrailleuse avait fauché nombre de ses camarades et le repli ne s'était pas fait attendre. Ensuite, le funèbre appel des soldats de retour à l'abri dans la tranchée de première ligne : « quid d'untel ? Disparu », « quid du capitaine ? Il est mort d'une balle dans la tête à côté de moi », la liste s'allongeait et les rescapés, tremblant de peur et de froid, semblaient résignés à attendre la relève au cours de la nuit qui leur permettrait de se mettre à couvert dans les carrières de Confrécourt.

L'émotion se lisait sur ces cinq volontaires qui sentaient que leur détermination ne serait pas vaine. Quelques sourires aussi allaient-ils trouver ce qu'ils considéraient comme leur compagnon ? Ils poursuivaient leurs efforts, la sueur perlait sur leur front malgré la fraîcheur du lieu. À l'extérieur, leurs amis attendaient un appel, un « hurra » de joie, un « il est encore là ! ». Vivant, ils en doutaient bien sûr après tout ce temps, mais ils l'imaginaient dans l'attente. Une certitude naissait enfin.

De fil en aiguille, il avait regagné son refuge dans les carrières après l'assaut, éreinté et rendu sourd par la canonnade allemande et française. Il l'était, sourd, maintenant, le regard inexpressif, même son sens du toucher n'était qu'un lointain souvenir, il avait eu si froid ces derniers jours d'octobre 1914 après un été caniculaire. Son épouse lui avait fait parvenir écharpes, pulls de laine, mais de retour dans sa casemate, seul, il avait enlevé son accoutrement pour ne garder que son uniforme réglementaire. Sa dernière volonté, s'il s'en sortait, était de réapparaître en tenue de soldat, dépité, mais fier d'avoir survécu cette fois-ci, sachant que la guerre continuerait bien longtemps, sans doute trop longtemps pour qu'il puisse en savourer la fin et retrouver ses proches. Le doute avait laissé place au désespoir après l'écroulement de son abri, l'issue fatale, de fil en aiguille, approchait. Que ce soit ici, enfermé dans sa casemate ou bien crever à l'air libre fauché par une balle, ça le laissait maintenant indifférent. Son environnement, mis à part ces rochers calcaires était constitué de graffitis à la gloire de son régiment, à la gloire de la France. Des sculptures de visages de femmes gravés sur les murs par les soldats lors de courts répit le liaient à la civilisation, à la paix tant attendue.

Ils étaient tout proche, carte du réseau des carrières en main, ils l'étudiaient minutieusement afin de connaître leur position dans ces nombreuses galeries, mais leur soif de connaître la vérité décuplait leur énergie à creuser. Leurs combinaisons, leurs lunettes les protégeaient des éclats de pierre projetés suite aux coups de marteau assénés sur cette foutue roche. Sûrs d'être dans le bon secteur de ces

souterrains, ils allaient, de fil en aiguille, à la rencontre de son destin. À 14 heures, en ce mois d'octobre, une paroi s'écroula dans un bruit sourd et ce groupe d'amis de longue date le découvrit enfin. « *Nous y sommes* » se dirent-ils en se congratulant, « *il est ici !* ». Ils ne purent s'empêcher de le saluer dignement et de lui adresser la parole, « *tu es de retour parmi nous !* ».

Le soir même, au journal de 20 heures sur France 2, le présentateur entama la revue des actualités par un premier titre surprenant :

« En ce 30 octobre 2014, incroyable découverte dans l'Aisne : le corps d'un ancien soldat du 298^e régiment d'infanterie disparu il y a cent ans jour pour jour en parfait état de conservation. » Et le journaliste de poursuivre : *« Le soldat Alfred Radier, porté disparu le 30 octobre 1914, clairement identifié grâce à sa plaque, a été retrouvé dans une des nombreuses galeries des carrières de Confrécourt qui servaient de refuge aux soldats de retour de première ligne, sa casemate s'étant effondrée, le rendant prisonnier de son propre abri. Ce jeune soldat, dans son uniforme quasiment intact a été mis à jour par une équipe de bénévoles de l'association Soissonnais 14-18 qui œuvre pour perpétuer la mémoire des poilus tombés lors du premier conflit mondial. L'émotion est grande dans ce secteur qui répertorie encore de nos jours plusieurs milliers de soldats disparus, abandonnés sur le champ de bataille, sans sépulture. C'est dans le cadre de la réhabilitation de ces carrières et grâce aux recherches de ces bénévoles que ceux-ci ont découvert ce qui est devenu le tombeau de ce poilu dont l'histoire montre qu'il avait réchappé d'un assaut meurtrier ce même 30 octobre 1914. Selon les hypothèses, celui-ci s'est retrouvé coincé dans son abri écroulé suite à d'intenses bombardements de l'artillerie allemande. Le soldat était assis, comme s'il attendait des secours improbables, le regard porté sur sa montre, le fusil à la main. Son corps fera l'objet de funérailles nationales dans les jours prochains à la nécropole d'Ambleny, l'un des cimetières les plus emblématiques de l'Aisne avec ses 10 600 tombes de soldats français. Les descendants de la famille de ce soldat sont actuellement recherchés et nous vous tiendrons, de fil en aiguille, informés de la suite de cette émouvante découverte. »*